

Parcours : Récit et connaissance de soi

Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, 1765

Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature, et cet homme, ce sera moi.

Moi seul. Je sens mon cœur, et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaudrais pas mieux, au moins je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.

Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra, je viendrai, ce livre à la main, me présenter devant le souverain juge. Je dirai hautement : Voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. J'ai dit le bien et le mal avec la même franchise. Je n'ai rien tu de mauvais, rien ajouté de bon ; et s'il m'est arrivé d'employer quelque ornement indifférent, ce n'a jamais été que pour remplir un vide occasionné par mon défaut de mémoire. J'ai pu supposer vrai ce que je savais avoir pu l'être, jamais ce que je savais être faux. Je me suis montré tel que je fus : méprisable et vil quand je l'ai été ; bon, généreux, sublime, quand je l'ai été : j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même. Être éternel, rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables ; qu'ils écoutent mes confessions, qu'ils gémissent de mes indignités, qu'ils rougissent de mes misères. Que chacun d'eux découvre à son tour son cœur au pied de ton trône avec la même sincérité, et puis qu'un seul te dise, s'il l'ose, *Je fus meilleur que cet homme-là*.

Je suis né à Genève, en 1712 d'Isaac Rousseau, citoyen, et de Susanne Bernard, citoyenne. Un bien fort médiocre, à partager entre quinze enfants, ayant réduit presque à rien la portion de mon père, il n'avait pour subsister que son métier d'horloger, dans lequel il était à la vérité fort habile. Ma mère, fille du ministre Bernard, était plus riche : elle avait de la sagesse et de la beauté. [...]

Mon père, après la naissance de mon frère unique, partit pour Constantinople, où il était appelé, et devint horloger du sérail. Durant son absence, la beauté de ma mère, son esprit, ses talents, lui attirèrent des hommages. M. de la Closure, résident de France, fut un des plus empressés à lui en offrir. Il fallait que sa passion fût vive, puisque au bout de trente ans je l'ai vu s'attendrir en me parlant d'elle. Ma mère avait plus que de la vertu pour s'en défendre ; elle aimait tendrement son mari. Elle le pressa de revenir : il quitta tout, et revint. Je fus le triste fruit de ce retour. Dix mois après, je naquis infirme et malade. Je coûtai la vie à ma mère, et ma naissance fut le premier de mes malheurs.

Je n'ai pas su comment mon père supporta cette perte, mais je sais qu'il ne s'en consola jamais. Il croyait la revoir en moi, sans pouvoir oublier que je la lui avais ôtée ; jamais il ne m'embrassa que je ne sentisse à ses soupirs, à ses convulsives étreintes, qu'un regret amer se mêlait à ses caresses : elles n'en étaient que plus tendres. Quand il me disait : Jean-Jacques, parlons de ta mère ; je lui disais : Hé bien ! mon père, nous allons donc pleurer : et ce mot seul lui tirait déjà des larmes. Ah ! disait-il en gémissant, rends-la-moi, console-moi d'elle, remplis le vide qu'elle a laissé dans mon âme. T'aimerais-je ainsi, si tu n'étais que mon fils ? Quarante ans après l'avoir perdue, il est mort dans les bras d'une seconde femme, mais le nom de la première à la bouche, et son image au fond du cœur.

George Perec, *W ou le Souvenir d'enfance*, chap. XII (extrait), 1975

Désormais, les souvenirs existent, fugaces ou tenaces, futiles ou pesants, mais rien ne les rassemble. Ils sont comme cette écriture non liée, faite de lettres isolées incapables de se souder entre elles pour former un mot, qui fut la mienne jusqu'à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, ou comme ces dessins dissociés, disloqués, dont les éléments épars ne parvenaient presque jamais à se relier les uns aux autres, et dont, à l'époque de W, entre, disons, ma onzième et ma quinzième année, je couvris des cahiers entiers : personnages que rien ne rattachait au sol qui était censé les supporter, navires dont les voilures ne tenaient pas aux mâts, ni les mâts à la coque, machines de guerre, engins de mort, avions et véhicules aux mécanismes improbables, avec leurs tuyères déconnectées, leurs filins interrompus, leurs roues tournant dans le vide ; les ailes des avions se détachaient du fuselage, les jambes des athlètes étaient séparées des troncs, les bras séparés des torsos, les mains n'assuraient aucune prise.

Ce qui caractérise cette époque c'est avant tout son absence de repère : les souvenirs sont des morceaux de vie arrachés au vide. Nulle amarre. Rien ne les ancre, rien ne les fixe. Presque rien ne les entérine. Nulle chronologie sinon celle que j'ai, au fil du temps, arbitrairement reconstituée : du temps passait. Il y avait des saisons. On faisait du ski ou les foins. Il n'y avait ni commencement ni fin. Il n'y avait plus de passé, et pendant très longtemps il n'y eut pas non plus d'avenir ; simplement ça durait. On était là. Ça se passait dans un lieu qui était loin, mais personne n'aurait très exactement pu dire loin d'où c'était, peut-être simplement loin de Villard-de-Lans. De temps en temps, on changeait de lieu, on allait dans une autre pension ou dans une autre famille. Les choses et les lieux n'avaient pas de noms ou en avaient plusieurs ; les gens n'avaient pas de visage. Une fois, c'était une tante, et la fois d'après c'était une autre tante. Ou bien une grand-mère. Un jour on rencontrait sa cousine et l'on avait presque oublié que l'on avait une cousine. Ensuite on ne rencontrait plus personne ; on ne savait pas si c'était normal ou pas normal, si ça allait durer tout le temps comme ça, ou si c'était seulement provisoire. [...]

Tout ce que l'on sait, c'est que ça a duré très longtemps, et puis un jour ça s'est arrêté.

Même ma tante et mes cousines ont beaucoup oublié. Ma tante se souvient qu'elle regardait les montagnes ; elle se demandait pourquoi la petite ferme qu'elle apercevait à la lisière de la forêt n'était pas celle de son grand-père : c'est là qu'elle serait née ; elle y aurait joué pendant toute son enfance.

Moi, j'aurais aimé aider ma mère à débarrasser la table de la cuisine après le dîner. Sur la table, il y aurait eu une toile cirée à petits carreaux bleus ; au-dessus de la table, il y aurait eu une suspension avec un abat-jour presque en forme d'assiette, en porcelaine blanche ou en tôle émaillée, et un système de poulies avec un contrepoids en forme de poire. Puis je serais allé chercher mon cartable, j'aurais sorti mon livre, mes cahiers et mon plumier de bois, je les aurais posés sur la table et j'aurais fait mes devoirs.

C'est comme ça que ça se passait dans mes livres de classe.

François Cavanna, *Les Russkoffs*, 1979

Cet extrait se situe presque à la fin du livre dans lequel Cavanna raconte sa jeunesse dans la seconde guerre mondiale, comment il fut raflé pour le STO (service de travail obligatoire) où il rencontra Maria, dont il fut séparé en essayant de fuir. Il est de retour seul à Paris après trois ans en Allemagne.

Mon premier métro. Aucun choc au cœur. Comme si je l'avais pris tous les jours depuis trois ans. Je me fous de tout. Tout a un goût de merde. Tout a un goût de mort.

Je prends le train à la Bastille, le petit train à impériale, il est toujours là, il crache toujours ses escarbilles dans l'œil des rigolos qui voyagent sur l'escalier. Je ne paie pas : je montre ma carte de rapatrié, et j'ai même droit à un sourire ému de la poinçonneuse. Assises en face de moi, deux pisseuses dans les dix-sept dix-huit, ternes et cons, maquillées jusqu'aux tifs ça les arrange pas, quand on est con on est con, une fille moche et con qui se maquille se maquille comme un con et est encore plus moche, ça cause bal, on est samedi, le cafard m'empoigne aux tripes, et monte, monte, qu'est-ce que je suis revenu foutre ici, bon dieu de merde, qu'est-ce que je suis revenu foutre ?

Papa-maman. Exclamations prévues. J'arrive pas à être au diapason. Je me traite de dégueulasse et de cœur sec, alors, mon salaud, y a que le cul qui t'intéresse, le cul qui te fasse vibrer, qui puisse te rendre heureux ou malheureux, te faire sauter de joie ou crever de chagrin ? Ben, oui. Je suis comme ça. Je découvre avec gêne, avec honte, que je donnerais tout au monde pour être avec Maria, que si demain il faut aller vivre dans un camp de déportation sibérien pour être avec elle j'y courrai avec joie, je laisserai tout, que même papa, même papa, je suis prêt à l'abandonner dans ses larmes pour rejoindre Maria. C'est comme ça.

J'ai cru bien souvent avoir peur, pendant ces années. Je sais maintenant que je n'avais pas peur, même quand la mort était quasi certaine et que tous perdaient les pédales. La peur, je le sais maintenant, je ne l'ai connue qu'au moment où j'ai perdu Maria, et depuis ce moment elle ne m'a plus quitté. Et c'est quelque chose d'abominable, qui me réveille vingt fois tout hurlant, qui me fait fuir la compagnie des autres, parce que je n'ai pas envie de parler d'autre chose que de ça et que je n'ai pas envie de leur parler de ça.

Je ne savais pas que j'étais de ceux qui vivent et crèvent d'amour. Je ne me connaissais pas. Je voudrais être comme les autres, moins violent, moins entier, moins excessif. Mes plaisirs, mes espoirs seraient moins bouleversants, mais aussi moins dévastatrices mes déceptions, moins anéantissants mes chagrins. Je voudrais avoir le courage de me flinguer. Des mots, oui, bien sûr. Je sais bien, je le ferai pas. C'est histoire de m'attendrir sur moi-même, de me jouer le cinéma de mon propre mélo... Même malheureux à crever, il faut qu'on se joue la comédie du malheur.

Pistes

- Comment l'auteur arrive-t-il à raconter de manière très vivante ?
- Comment découvre-t-on la complexité de ses sentiments ?